

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 38

Artikel: Ça réussit toujours
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202667>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un état parfait ; quelques abeilles voltigeaient tranquillement, et tout en envoyant de belles bouffées de fumée bleue vers le ciel ; je faisais d'agréables réflexions sur le rendement que je pouvais attendre d'un pareil groupe de travailleuses, dirigées par une reine aussi belle et bonne que celle que je savais être au milieu de cet essaim, quand tout à coup, un flot noir sort de la ruche, prend sa volée et part à tire d'aile.

Au grand trot et à grandes enjambées, soufflant et suant, oubliant ma pipe qui s'éteint, je suis la horde indisciplinée qui me conduit, à travers champs et longues herbes, jusqu'à 2 km. de chez moi et se précipite dans une ruche bien garnie de cire gaufrée et rayons bâtis, qu'un apiculteur avait préparée, quelques jours auparavant pour un de ses essaims qu'il attendait alors.

Mon régiment tout entier (et c'était un des plus forts que j'aie eus) ne mit pas plus de 15 minutes à entrer dans cette ruche et prendre possession de cette demeure si bien meublée.

Ayant vu ce qui venait de se passer, j'examinai le sentier fait par moi, dans les longues herbes en suivant mes bestioles, et je remarquai que l'essaim avait suivi une ligne parfaitement droite, de mon rucher à celui de mon voisin. Ce dernier et moi nous pensâmes qu'il y avait eu, probablement, visite préalable ou « cousinage » entre nos abeilles.

ALI DEBROT.

Azor et Mounoute.

MÉNAGERIE EN DEUX ACTES

ACTE II (suite et fin).

SCÈNE III

Mme Olympe, Mlle Héloïse, puis Jean-Louis, Colette, Mounoute et Azor.

Mme OLYMPE. — Ma chère amie, faisons appel à tout notre courage ; l'heure est grave (*Colette et Jean-Louis, la mine perplexe, se montrent à la porte ; ils ont dans leurs bras Mounoute et Azor.*)

Mlle HÉLOÏSE (*les apercevant la première.*) — Elle vit ! elle vit ! (*Elle se précipite sur Mounoute, l'arrache des mains de Colette et revient en la couvrant de baisers.*)

Mme OLYMPE (*faisant de même avec Azor.*) — Mon chéri, tu m'es rendu ! (*A Colette et à Jean-Louis*) Avancez, vous autres... Vous avez promené les petits compagnons ? Avaient-ils l'air inquiet ?

JEAN-LOUIS. — Je ne les ai jamais vus aussi nerveux que cet après-midi.

Mme OLYMPE. — Pauvres chéris !

Mlle HÉLOÏSE. — Etes-vous allés au parc ?

COLETTE (*Vivement.*) — Je croyais que Made-moiselle nous avait défendu d'y aller ! Aurais-je mal compris ?

Mlle HÉLOÏSE. — Non, c'est bien. (*A Mme Olympe.*) Télépathie, ma chère bonne, télépathie !

Mme OLYMPE (*A Colette et Jean-Louis.*) — Mais vous me faites l'effet d'être tout chose ! Qu'est-il donc arrivé ?

COLETTE. — Une mésaventure à Jean-Louis et Azor.

Mme OLYMPE. — Expliquez-vous, Jean-Louis ?

JEAN-LOUIS (*Baissant la tête et parlant avec hésitation.*) — Madame a sans doute rencontré plus d'une fois, près d'ici, le chien d'un aveugle, un gros vilain barbet ?

Mme OLYMPE. — Eh bien ?

JEAN-LOUIS. — Cet animal se colle aux passants et ne le lâche que lorsqu'il entend le son d'une pièce tombant dans sa sébile. Ayant aperçu le chien de Madame dans mes bras, il se dressa contre moi, et, comme je n'avais pas un sou dans ma poche, je ne parvenais pas à m'en débarrasser. Azor, lui, s'agitait furieusement....

Mlle HÉLOÏSE (*à Mme Olympe.*) — Puisque nos petits amis ont des poches dans leurs pardessus, pour y mettre une brioche et un petit mouchoir, nous devrions leur donner aussi une bourse avec quelque menue monnaie pour pareilles rencontres.

Mme OLYMPE. — Je suis absolument de votre avis, ma chère. (*A Jean-Louis.*) Continuez !

JEAN-LOUIS. — Je serais peut-être encore à la rue avec le sale barbet, si, Azor, à force de se démener, n'avait réussi à détacher son collier et à le glisser dans la sébile. Madame comprendra que cet affreux chien ne m'a pas laissé le temps de ravoir le bijou et qu'il a filé comme un trait, tout glorieux de cette aubaine inespérée....

Mme OLYMPE (*embrassant son chien.*) — Brave Azor, âme noble et généreuse !

Mlle HÉLOÏSE (*se lève de son fauteuil et, allant à Mme Olympe, lui serre les mains avec effusion.*) — Que vous avez raison d'être fier d'Azor, ma chère amie ! Quoi de plus beau que son action ? Ne dirait-on pas un de nos gentilshommes de jadis ! Ce geste ! ô ce geste royal ! Il me semble le voir (*Pathétiquement*) : « Je n'ai pas d'argent sur moi, mais tiens ce bijou ! » (*Elle s'essuie les yeux avec un tout petit mouchoir, et renifle*)

JEAN-LOUIS (*bas, à Colette.*) — Nos dames ont encore plus d'imagination que toi.

COLETTE (*bas, à Jean-Louis.*) — Pardi ! les riches peuvent s'en payer bien plus que nous autres !

Mme OLYMPE. — Ah ça ! Jean-Louis, quel conte bleu nous faites-vous là ? Azor n'a pas perdu son collier.

COLETTE (*s'avançant.*) — Pardon, madame, c'est le collier de Mounoute. Quand la bonne petite chatte vit qu'Azor n'avait plus le sien, elle se mit à miauler avec désespoir et à me lancer des regards larmoyants. Il aurait fallu être aveugle et sourde pour ne pas la comprendre. Je défis son collier et le mis au cou d'Azor. Tout aussitôt elle reprit sa gaieté habituelle.

Mlle HÉLOÏSE. — O ma Mounoute ! je n'attendais pas moins de toi !

Mme OLYMPE. — Que c'est touchant ! quelle délicatesse de sentiments ! Vous n'avez certes rien à m'envier, ma bien chère....

Mlle HÉLOÏSE. — Et maintenant, montons chez moi pour pendre la crémaillère. (*Les deux dames se dirigent vers la porte.*)

COLETTE. — Pardon, mesdames, nous avons, Jean-Louis et moi, une requête à vous adresser.

Mme OLYMPE (*revenant sur ses pas, avec Mlle Héloïse.*) — Qu'est-ce donc ?

Mlle HÉLOÏSE. — Parlez, Colette.

COLETTE. — Voilà : La petite Joséphine a perdu sa bonne grand'mère...

Mme OLYMPE. — Hélas ! qu'y pouvons-nous ?

COLETTE. — Cette vieille était toute la famille de la pauvre gosse.

JEAN-LOUIS. — Elle ne lui a laissé que les yeux pour pleurer.

COLETTE. — Sans la blanchisseuse de ces dames, la pauvrette mourrait de faim. Cette brave femme l'a recueillie chez elle ; elle lui apprendra son métier.

Mme OLYMPE. — L'avenir de l'enfant est ainsi assuré...

Mlle HÉLOÏSE. — Que peut-elle désirer de plus ?

COLETTE. — Quelque argent pour mettre une modeste croix sur la tombe de sa grand'mère. Je lui ai donné à entendre que ces dames ne lui refuseraient pas leur aide.

Mme OLYMPE. — Nous avons fait aujourd'hui de grandes dépenses. Le caveau de Mounoute et d'Azor nous coûtera plus de 20,000 francs, sans compter les statues. Je vais être contrainte de réduire mon train de maison. Que cette Joséphine m'imité ! qu'elle fasse des économies.

COLETTE. — Mais, madame, elle ne gagne pas un sou !

Mlle HÉLOÏSE. — Pour moi, ma chère amie, je ne conçois pas la sensiblerie de cette fillette. Une croix, fût-elle du marbre le plus rare, ne lui rendra pas sa grand'maman ; et puis, où

prendrait elle les loisirs pour aller prier sur sa tombe ?

JEAN-LOUIS. — Ainsi ces dames ne veulent pas se fendre ?

Mme OLYMPE. — Vous dites ?

JEAN-LOUIS. — Je demande respectueusement à ces dames si c'est là leur dernier mot ?

Mme OLYMPE. — Jean-Louis, vous le prenez sur un ton que je ne vous connaissais pas !

COLETTE (*à Mlle Héloïse.*) — J'ai l'honneur de donner mes huit jours à mademoiselle.

Mlle HÉLOÏSE. — Qu'entends je ?

JEAN-LOUIS (*à Mme Olympe.*) — Dans huit jours aussi, j'aurai le regret de remettre mon plumé à Madame.

Mme OLYMPE. — C'est une conjuration !

COLETTE. — Je ne sais pas si c'est ainsi que ça se nomme ; mais nous nous sommes promis, Jean-Louis et moi, si ces dames ne peuvent rien faire pour Joséphine, de lui donner chacun nos gages de ce mois-ci, et de nous chercher une place ailleurs.

Mlle HÉLOÏSE. — Libre à vous, Colette, de me quitter, bien que ce départ inopiné frise l'ingratitude. Mais je ne souffrirai pas que vous abandonniez tout votre mois à cette Joséphine. Ce serait du pur gaspillage.

Mme OLYMPE. — Jean-Louis, votre conduite est celle d'un insensé. Jamais dans votre Echandens vous ne trouverez une place comme chez moi.

COLETTE. — Ces dames nous traitent très bien, nous le reconnaissons ; mais, tant que la petite Joséphine n'aura pas de quoi payer le monument de sa grand'mère, nous rougirons de nous trouver face à face avec Mounoute et Azor, qui nous ont donné aujourd'hui un si grand exemple de charité.

JEAN-LOUIS. — Colette vous a dit exactement ce que je voulais vous dire.

(*Mme Olympe et Mlle Héloïse se regardent et conversent à mi-voix.*)

Mlle HÉLOÏSE. — Jamais Mounoute ne se laissera toucher par une autre jeune fille !

Mme OLYMPE. — Jean-Louis a pour Azor les soins d'un père. Je le remplacerais difficilement.

Mme OLYMPE. — Réflexion faite, je crois que nous pouvons exaucer leur prière.

Mlle HÉLOÏSE. — Je le pense aussi.

Mme OLYMPE (*s'adressant aux domestiques.*) — La grand'mère de Joséphine aura sa croix, avec son nom et une sentence pieuse. Quant à vous, Colette et Jean-Louis, si vous ne nous quittez pas, nous doublerons vos gages.

COLETTE et JEAN-LOUIS. — Merci, mesdames, nous acceptons.

Mlle HÉLOÏSE (*offrant son bras à Mme Olympe.*) — Et maintenant allons tous diner.

JEAN-LOUIS, *passant son bras sous celui de Colette.* — Vivent Mounoute et Azor !

AZOR. — Ouah ! ouah !

MOUNOUTE. — Miaou ! (*Rideau.*)

Mme B. F.

Ça ne vaut pas une part Nestlé. — Un monsieur jette deux sous à une mendicante.

— Merci, merci, mon bon monsieur, Dieu vous le rendra mille fois.

Le monsieur, qui avait continué son chemin, s'arrête, réfléchit un moment, puis :

— Bah ! ça ferait cent francs... la belle affaire !

Ça réussit toujours. — Quand vous rencontrez une dame que vous n'avez vue depuis longtemps et que vous ne reconnaissez pas, tant elle est vieillie, ne manquez jamais de lui dire :

— Excusez-moi, madame, mais il est tout simple que je ne vous aie pas reconnue sur-le-champ, vous êtes si peu changée depuis quinze ans, que j'ai cru tout d'abord à une simple ressemblance.